

AUX AMIS

L'ABEILLE

L'Abéille entre aujourd'hui dans sa soixante-quatrième année, aussi n'est-ce pas sans une certaine fierté que je viens accomplir ce que je considère un devoir, c'est à dire: remercier les amis du journal du bienveillant appui qu'il lui ont toujours donné dans sa longue et utile carrière.

Fondée le 1er septembre 1827, l'ABEILLE ne s'est jamais écartée de la ligne de conduite que lui avaient tracées ses fondateurs; elle est restée fidèle à notre population franco-louisianaise; elle en a défendu les intérêts de soumise sans défiances, sans calcul, et quand sonnera pour elle l'heure de se retirer de la scène, elle aura l'ineffable satisfaction d'avoir compris et rempli sa mission.

Comme tout le monde, j'ai deux patries, la mienne et la France, et tant que je resterai à la direction du journal, j'aurai pour toutes deux le même respect, je les confondrai dans un commun amour.

Depuis près de trente ans que je suis au service de l'Abéille, je dois dire que j'éprouve toujours le même sentiment de joie mêlée de tristesse, quand, chaque année, à pareille date, je dresse le bilan de la dernière année écoulée. Je salue l'année nouvelle qui s'ouvre pour le journal, mais je compte aussi les vides dans le cercle des amis. Que de fois, au cours des douze derniers mois, n'ai-je pas eu à envoyer un adieu ému à un ami descendant dans la tombe, au contact duquel je me réchauffais, du contact duquel je sortais meilleur.

A tous les amis du journal, à tous mes collaborateurs j'envoie mes respectueux hommages, et leur dis: à l'an prochain, si....!

Sacerdote ou métier, le journalisme a ses séductions et ses désenchantements.

Le public, dont les jugements ne sont pas toujours exempts de sévérité, est plutôt enclin à voir dans le journaliste un vulgaire industriel, capable de toutes les audaces, de toutes les indiscrétions pour recueillir cette matière première, la nouvelle, sa marchandise qu'il transforme à sa fantaisie en article philosophique ou en article à sensation, pour ne pas dire scandaleux.

La foule, on l'a dit, a d'implicables engouements. Souvent pour des raisons qui échappent à l'observation, elle entoure un homme de popularité, le hisse au parovis, et, tôt ou tard, le met hors du temple, le brise comme une banale idole en découvrant en lui un envieux d'ambition dont la médiocrité s'était affublée d'oripeaux.

Cet homme à qui il est permis d'aspirer à une heure de célébrité tout au moins, n'est assurément pas le journaliste; la destinée ne lui a pas été assez clémente pour cela.

Elle lui a assigné une retraite; lui a imposé des bornes, l'y attachant à une besogne ardue, opiniâtre: retraite où se perçoivent les umeurs de la rue, où lui arrivent l'assourdissant bruit des foules saluant, fêtant, acclamant leurs fétiches.

Si on me permettait de catégoriser les hommes, je les diviserais en deux classes; je les appellerais les exclus au banquet de la vie. Ce n'est, certes, pas dans la première catégorie que vous trouverez le journaliste. Ce paria condamné à un incessant labeur dont l'outil sacré qui est le sien, ne laisse pas de traces comme celui de l'historien, du moraliste, du romancier ou du philosophe.

Son œuvre s'éparpille; la page qu'il s'écrit hier s'envole à tous les vents, et celle de demain se perdra également dans l'oubli; et l'heureux devra-t-il s'estimer si les vérités qu'il a dites ne lui valent pas de trop banales sarcasmes.

Les journalistes de race ne se sont guère révélés avant la Révolution Française. Il y avait alors ou le sait, un grand œuvre à accomplir, et tous y apportèrent leurs passions, leurs lumières, leur verve et leur esprit, dit-on. Qui contribua le plus à la régénération des mœurs, sinon ces ouvriers de la pensée qui firent jaillir la vérité du choc des opinions!

Depuis lors, le journalisme a compté de brillants adeptes. A la Nouvelle-Orléans, nous pourrions citer des noms, si nous voulions faire ici l'histoire du journalisme contemporain; et

au premier rang seraient ceux de femmes dont le talent n'a dégalé que la modestie: Mlle Léona Queyrouze, Mme Sarah Rhett Roman, Mlles Marie Reynes, M. Evans, Marie Points, Lulu Pasteur, Elisabeth Gilmore, Mmes Emma H. Matthey, Rosa Young et tant d'autres, non des moindres, que nous passons.

Il n'est pas une de leurs plumes, connaissant toutes les souplesses, toutes les élégances, toutes les subtilités des langues française et anglaise, qui chaque jour, chaque semaine, ne nous tisse de la dentelle, ne nous fasse assister à un feu d'artifice, tant, chez elles, l'esprit est fin, délicat.

Le journaliste dans les convictions sont sincères, les intentions pures mérite toutes les indulgences, car il est juste de tenir compte de l'utilité de son rôle, du travail sans cesse renouveau auquel sa fonction exige qu'il se livre pour proclamer les vérités, découvrir et flétrir les abus.

Se doute-t-on des connaissances variées qu'il lui faut acquérir pour, chaque matin, servir à sa clientèle l'article philosophique ou le fait du jour? son domaine est l'universalité.

Tel que nous l'entendons, le journaliste doit sur toutes questions se montrer impartial dans ses appréciations. Qu'il se tienne éloigné de la politique, ce peu scrupuleux système qu'adoptent les gouvernements, qui fausse l'histoire s'il ne veut pas regarder les événements à travers la loupe déformante de son opinion. La fragilité de tout ce qui est humain est telle, qu'au lendemain de l'apothéose, il nous arrive parfois d'assister au supplice.

Et, puisque je parle de politique, qu'il me soit permis de rappeler qu'il existait en France, à une époque pas trop éloignée, un arbre que l'on appelait l'arbre de Cracovie, à l'ombre duquel se réunissaient les promoteurs de réformes, les stratèges, les amateurs de discussions stériles, les novellistes, et que sous sa ramure on débaîtait toute sorte de craques; de là son nom.

L'arbre n'est plus, mais avant la levée de la cognée des bûcherons, on lui a élevé bien des boutures, car ses rejetons sont partout de nos jours; on les rencontre en tous lieux.

Le journaliste ne s'abreuve pas à la même coupe que le politique; il est né sous une plus pâle étoile, car si celui-ci goûte, savoure la griserie des vanités de ce monde, celui-là en connaît toutes les amertumes, toute l'inanité. Après avoir chanté le De profundis de ses espérances, il doit se résigner à entonner le Miserere de son ambition déçue.

Certains écrivains les ont railés, vilipendés; ils les ont comparés à des charlatans, des docteurs, de mauvais poètes et des cuisiniers. Il est vrai que bien des fruits secs s'affaiblissent du titre de journaliste pour faire du chantage, y trouvant un dérivatif pour purger leur perverse nature de la bile qui l'empoisonne.

Oui, notre carrière nous procure des joissances intimes à nulles autres pareilles. Si je n'ai pas le droit de me ranger au nombre des vieux journalistes, bien que je n'aie jamais fait autre chose pendant un quart de siècle, que de noircir du papier, je me prends souvent à rêver au passé et à l'avenir.

A peine avais-je quitté les murs du collège, que je m'enrôlais dans la petite phalange de l'époque qui, avec le temps, s'est singulièrement grossie. Je me doutais peu, hélas! du fiel qui allait se trouver dans l'abeurreur, des nuits sans sommeil auxquelles je me condamnais. Et quand ma pensée se reporte vers ces années lointaines, combien de figures aimées ne fait-elle pas revivre! Que de chères et harmonieuses voix ne me chantent pas à l'oreille, ne me réchauffent pas le cœur, malgré l'accent de tristesse dont elles se voient!

Dans la perspective de la longue route parcourue, telle une allée de cyprès, je crois apercevoir, non sans émotion, une clarté douce, un peu effacée, mais charmante: c'est là que sont tombés et dorment mes compagnons de voyage. Tombés, dis-je, pour s'être livré à un trop éprouvant effort; et ce qui m'afflige, c'est de penser qu'au cours de leur fatigante carrière ils n'étaient même pas parvenus à s'assurer cette modeste aisance qui donne le repos dans les vieux ans. Oh! journalisme, voilà de tes coups! voilà de tes queurs!

Un grand philosophe de ce siècle dont l'impitoyable fut connue de tous, a dit en exhalant le dernier soufle: Si j'avais à recommencer la vie, je prêcherais le Châtiment.

Je n'attendrai pas mon heure dernière pour assurer que si, moi aussi, j'avais à recommencer la vie, je choiserais toute autre voie que celle dans laquelle me voilà engagé depuis tant d'années, voie monotone, austère, aux ronces de laquelle je me suis bien souvent décharié les chairs, mais que, fort heureusement, la religion et la poésie ont, ça et là, bordée de buissons fleuris.

ARMAND CAPDEVIELLE.

LA LOUISIANAISE.

... La femme est une fleur. Quand elle a perdu sa fraîcheur. Par son âge, elle est belle encore. (FLORIAN).

Connaissez-vous la Louisianaise? Si vous ne la connaissez pas, tant pis; mais si vous la connaissez n'est-ce pas qu'il faut l'admirer et l'aimer? Elle est le type de la grâce, de la beauté et surtout de la charité. Pour l'apprécier dans toutes ses qualités, il faut l'avoir connue avant, pendant et depuis cette guerre fratricide, qui vit sombrer toutes nos libertés, et étendit son voile de deuil sur le soleil radieux de toutes nos prospérités.

Avant la guerre de la Sécession, la Louisianaise était par excellence la femme du grand monde: elle était dans sa somptueuse résidence, comme une sultane entourée de ses esclaves. Elle glissait doucement sur le fleuve de la vie, sans soupçonner qu'il pût y avoir des ronces et des épines cachées qui lui déchireraient un jour, prochain peut-être, et le cœur, et la main. Dieu lui avait généreusement accordé tous ses dons, comme elle en usait royalement! Avec quelle grâce touchante elle présidait à des fêtes de charité; "c'est pour mes pauvres" disait-elle, et personne ne pouvait refuser à celle qui tendait une si belle main pour le service d'une si noble cause. Et après une jeunesse consacrée à la Charité, on retrouvait le soir, dans un salon brillant, cette même jeune femme rayonnante de grâce, de fraîcheur, et intrépide danseuse, faisant l'admiration de tous par son élégance, l'élégance est innée chez la créole! autant que par le charme et la variété de sa conversation.

Retirée dans son appartement, une fidèle servante défaisait son opulente chevelure, tandis qu'une autre retirant ses fines bottines, les remplaçant par d'élégantes pantoufles. Mais, avant de se livrer au repos, jamais une mère créole n'a manqué d'aller au berceau de son enfant endormi, et de le bénir en le baisant doucement au front; car où la Louisianaise est vraiment admirable et n'a pas d'égal, c'est dans le sentiment de la famille, c'est dans l'amour sans borne qu'elle voue à ses enfants: chez aucune nation on ne trouve l'amour maternel porté à un plus haut degré: "Son enfant, c'est un roi; c'est plus qu'un roi: c'est son idole!" n'y touchez pas. Et pourtant le jour n'est peut-être pas éloigné où il faudra faire le sacrifice de cet objet de ton idolâtrie!

Que feras-tu alors! — En effet, le jour nébiste arriva où le Sud traita de rebelle par le Nord, appela sur les champs de bataille tous les hommes en état de porter les armes. Que de femmes frémissent en anticipant les maux qui allaient fondre sur elles. Celles que la main du malheur n'avait jamais effleurées, sentirent bien que le moment des adieux était l'effondrement de leur bonheur passé: les mères tenaient étroitement embrassés leurs fils bien-aimés, les couvrant de baisers et de larmes; mais eux, nos chers soldats, souriants, pleins d'espoir disaient gaiement: "Ne pleure pas; mères, nous partons pour quatre-vingt-dix jours; nous reviendrons chargés d'une moisson de lauriers; tu seras fière alors de ton fils; allons, montre un cœur à la hauteur des circonstances".

Soudain le tambour bat aux champs, c'est le rappel — on court, on s'embrasse, les mains se serrent, les cœurs se brisent, mais qui ne sait que les cœurs des femmes semblent faits pour cela!

Ils sont partis... Devant le Capitole le canon va tonner, car le Sud par le Nord est traité de rebelle.

Partes bronz chevaliers, chaque jour au Soleil Pour vous, nous adressons de ferventes prières. Sans doute, il entra les vos de notre esprit. Vous reverrez bientôt aux foyers de vos foyers.

Ils portaient, disaient-ils, pour quatre-vingt-dix jours, et nous savons combien ne revirent jamais. Que de places restèrent vides à la table, au foyer. Faut-il s'étonner du sentiment de haine que les femmes du Sud vouèrent aux destructeurs de leur bonheur. Chacune portait sur son cœur, ou attaché à sa poitrine, un petit drapeau Con fédéré, emblème qui abritait de son ombre glorieuse, les nobles enfants qui combattaient au loin pour la défense de notre sol, versant généreusement leur sang pour affirmer qu'ils prétendaient vivre libres ou mourir pour la liberté. Et pendant l'occupation de la Nouvelle-Orléans par les fédéraux, dans notre légitime colère et notre juste douleur, tenant le "Drapeau étoilé," si noble et si beau, pourtant, responsable des actions sanguinaires de ceux qui s'y abritaient, nous nous serions crues souillées de l'ombre de ses plis, et nous jetions des regards de mépris sur cette bannière que nos pères ont vénéralisée, qu'ils ont arrosée de leur sang.

Et combien de dames Créoles, habituées aux délicatesses que procure la fortune, préférèrent manger leur pain dur et sec, que de devoir aux ennemis de leur patrie, un bien-être dont étaient privés leurs bien-aimés. Et quand par hasard, une lettre échappée miraculeusement à la vigilance des sentinelles fédérales, arrivait comme un écho lointain de ceux qu'on attendait toujours, chacun voulait voir cette relique sacrée qu'un brave avait écrite, que plusieurs avaient touchée.

Et ceux qui revinrent malades ou blessés, savent combien de nobles et belles jeunes filles se rendaient dans les prisons et dans les hôpitaux porter quelques douceurs qui leur manquaient depuis si longtemps. Et combien dans les cruelles souffrances de l'agonie, rendaient grâce au ciel en pensant qu'une main pieuse leur fermerait les yeux, et placerait une modeste croix sur leurs dépouilles mortelles. Oh! oui, les Louisianaises ont vécu un culte sacré au souvenir des Martyrs de la Liberté.

Partes bronz chevaliers, chaque jour au Soleil Pour vous, nous adressons de ferventes prières. Sans doute, il entra les vos de notre esprit. Vous reverrez bientôt aux foyers de vos foyers.

Un jour, on annonça que les derniers défenseurs de la Confédération accablés par le nombre, s'étaient rendus. C'était donc la paix; mais était-ce le bonheur? Que de ruines, bon Dieu! que de désolation! Quel amoncellement de débris et de cendres! La guerre est bien un instrument de mort, dans la main des hommes. Et les soldats qui revinrent portaient bien eux-mêmes l'empreinte des souffrances physiques et morales qu'ils avaient endurées, et des durs privations qu'ils avaient subies. Non!

C'est alors que la Louisianaise a déployé ce courage viril que nous admirons en elle aujourd'hui, qui l'a, pour ainsi dire, transformée, et dont ceux qui l'ont connue autrefois, ne l'auraient jamais crue capable. Ne la voyez-vous pas tous les jours? Cette belle, cette élégante créole élevée dans le plus grand luxe, habituée à l'opulence, à qui le travail devrait paraître impossible, s'est mise courageusement à un devoir: elle qui n'a jamais rien appris, excelle à tout faire.

Oh! femme Louisianaise que tu es belle et grande, drapée dans ta résignation comme une martyre dans sa sainteté. Tu jettes un regard en arrière, là tout près tu aperçois le brillant cortège de tes richesses passées, des chants d'allégresse, des cris joyeux de musique et de danse; devant toi, se dresse le hideux fantôme de la misère, avec la mort par la faim et par le désespoir, peut-être. "Croyez-vous qu'elle hésite, qu'elle recule... Non, elle s'avance vaillamment au-devant de l'ennemi et elle a triomphé, car elle sait que Dieu qui donne la pâture aux petits oiseaux dans les champs, ne refusera pas au travail de ses mains le pain qu'elle sollicite pour contenir ses vieux parents ou ses petits enfants.

Si la Louisianaise est le type de la grâce, de la beauté, elle est aussi le modèle des mères, des épouses et des filles.

EMMA H. MATTHEY  
22 août 1900.

L'eau d'Arbita étant légère est aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

73!!

Saluons, Louisianaise, jeunes et vieux, ce chiffre plus que septuaginaire!

Chapeau bas devant les vieux lorsqu'une auréole de gloire entoure leurs nobles fronts!

Dès que le succès accompagne les pas de la vieillesse, elle reste jeune malgré les ans. Il en est ainsi de notre vieille amie qui nous sourit toujours, et qui ne perd pas sans cesse comme le chêne, ce roi des forêts.

Que de tempêtes n'ont pas soufflé au travers de ses vieux rameaux! Que de contraires n'a-t-elle pas essuyés depuis qu'il n'était que roseau! Que de bourrasques!

En vain la foudre a sillonné son front! En vain le tonnerre a fait trembler son tronc herculéen!

Politique, polémique, attaques de tous genres l'ont assailli!

Le Ridicule, cette arme terrible qui ébranle les plus braves. L'Envie, cet affreux boa qui veut tout broyer; — cette hideuse Envie qui veut renverser tout ce qu'elle voit debout.....

Et l'ignorance enfin, ignoble, impuissante, qui vint comme un ver rongeur mordre souvent aux racines du colosse.

Mais le sol est riche ici; — mais notre terre de Loïs sait produire des géants!

Et le nôtre tint bon et mieux que celui de la fable, il est resté debout!

Pourquoi? Je ne préconise pas, mais j'en appelle à Thémis, la balance à la main, j'en appelle aux cours de nos braves Louisianaises... c'est, parce qu'en sortant du gland, le chêne a su nous montrer sa tête altière. Il fut d'abord entonsé de roseaux, de ces roseaux "qui plient mais ne se rompent pas." C'étaient les Dufour, les Limé, les Canonge, les Gentil..... Les Dubos, les Dardavin (ces bœufs à la charurie, ces travailleurs du sillon..... tête baissée).

Et... de ces limiers au flair fin, qui s'en vont le nez en l'air, l'œil au guet et l'oreille droite... mais courts.

Ces braves! ils sont tous devenus les suppôts, les arcs-boutants des glorieux rameaux du vieux Sâchem. Son dôme majestueux s'élève sans cesse vers les régions célestes, "ad sidera", où il recevra, sans doute, un jour, la récompense qui lui est due.

L'œuvre alors sera accomplie... elle sera couronnée... et l'on y verra inscrits, ces mots: — L'Abéille. — Capdevielle.

JULES CHOPPIN,  
Un viol ami de la ruche.

La Princesse des Ursins.

Marie Anne Françoise de la Trémoille de Noirmoutiers, née en France, fille du Marquis de Noirmoutiers, élégant, intrépid courtisan, sous Louis XIV, jeune, veuve du prince de Chalais, le poète, le prince des Ursins.

Brave, dont la sombre chevelure, ramenée sur son front, comme un diadème antique, lui donne un grand air de noblesse; ses yeux bleus disent tout ce qu'ils veulent dire... la taille est parfaite... c'est Janon... sous ses pieds, foulant les nuées de Pôlympe!... l'esprit profond, séduisant... parole caressante, irrésistible... ambition!... Oh! ambition à tout braver... tout vaincre... tout conquérir... excepté ce trône... ce trône tant rêvé... tant envié!...

Elle parcourt l'Europe, de triomphe en triomphe!... Elle traverse toutes les cours, comme un brillant météore... répand, sur ses pas, l'éclat... la flamme!...

En Italie, près de Gènes, elle joint le cortège royal, qui conduit, en Espagne, Marie Louise Gabrielle, fille du Duc de Savoie, Victor Amédée, comme épouse de Philippe V. La jeune fiancée de quinze ans, est désolée de quitter ses amis!... elle pleure son père... elle pleure ses montagnes... elle repousse le Roi... elle refuse d'être consolée!...

Madame des Ursins s'approche... en vraie Magicienne, elle met le baume, sur ce cœur endolori... calme les larmes... la ramène à la raison... et la charmante jeune fille consent à être épouse... à être Reine!... Dès lors, Marie Anne devient la

confidente... Le guide, de la douce souveraine, adorée de tous... surtout de son époux!... La favorite gouverne le faible Roi... s'empare des secrets d'Etat, qu'elle révèle à Mme de Maintenon, qu'elle flatte, en lui écrivant: "Vous gouvernez la France, par la Du chesse de Bourgogne; vous gouvernez l'Espagne, avec mon soutien".

L'Espagne est en deuil... la Souveraine bien-aimée, jeune, belle... succombe, à un mal inconnu... empoisonnée, peut-être, dans un verre de lait glacé... ou une tasse de chocolat!... Silence!... le mystère n'est il pas voilé, dans le cercueil de la jeune Reine, qui repose sous les voûtes de l'Escorial!...

O Princesse des Ursins, voici le moment suprême!... Elle s'empare, entièrement, du Roi! s'attache à ses pas! l'enveloppe de ses serviteurs!... Il revient de la chasse, fatigué!... Elle lui porte ses pantoufles... le revêt d'une légère robe de chambre... enlève le lourd chapeau à plumes... Le soir, elle-même déploie les tentures, qui surmontent le lit royal... et donne, au départ, son mot d'Ordre, à l'officier, qui veille, près du Roi!...

"J'ai gravi la première marche..." "Je vois la Couronne... Elle est à moi..." "Je la saisis..." "Non, tu ne la saisis pas!" "Non, elle n'est pas à toi!" "Arrête!" "s'écrie la rusée Marquise, qui règne à Versailles!..." "Et un nouveau confesseur, le Père Robinet, arrive à Madrid... glisse quelques mots secrets dans l'oreille de Philippe, qui s'incline..."

Et Marie Anne comprend... Le rêve est évanoui, comme une vapeur légère!... Il faut une nouvelle épouse au Roi!... De concert avec le Cardinal Albéroni, elle dirige le choix, sur Elizabeth Farnese, duchesse de Parme, d'un rang inférieur!

La Fiancée arrive à Guadalajara. Marie Anne, comme la Cameraria Major, revêtue de son riche habit de cour, constellé de diamants... s'incline, avec respect devant la Souveraine... l'accueil est sec... froid... devient violent!... "Capitaine Anzuaga" s'écrie la Reine, "chassez cette femme, du Palais... que, jamais, elle ne paraisse, devant mes yeux!"...

Il est sept heures, du soir... une sombre nuit de Décembre... Il neige... il gèle... la mort semble partout... Telle que Marie Anne est enlevée, du Palais, sans vêtements... sans vivres... sans argent... elle est lancée dans un carrosse... Assis, à ces côtés, sont deux gardes... quinze soldats escortent la voiture!... Deux jours... deux nuits... dure cet horrible voyage!... En France elle est déposée, à St. Jean de Luz... presque morte, de froid... de froid... de colère!...

A Paris, le Roi, Mme de Maintenon, les Courtisans s'éloignent d'elle!... Ses amis sont invisibles!... Son frère la reçoit avec indifférence!... Elle comprend!... Hélas! que de choses devons-nous comprendre!... à la fin de la carrière!... O fatale expérience, dont le flambeau ardent consume en éclairant, nous guideras-tu dans la nouvelle existence qui nous attend... après la mort, ici bas!...

A Rome, entourée d'opulence, des honneurs de son rang, à plus de quatre-vingt ans... après une courte maladie... Marie Anne s'en alla joindre ses illustres Ancêtres!... Hélas! pas une Palme de regret... d'Affectueux... de Gloire... ne couronne ce nom splendide!

Princesse des Ursins.  
M. D. GIRARD.

Le successeur de M. Huntington.

Process Ancestral  
New York, 31 août.—Le "Mail and Express" qui est toujours, croit-on, bien informé au sujet des plans de Vanderbilt, publie aujourd'hui l'extradit suivant:

Le bruit court dans Wall Street que la présidence de la Compagnie de chemin de fer du Southern Pacific sera offerte à M. E. Ingalls, président de la Compagnie des Big Four, un allié de Vanderbilt.

On ne peut trouver personne pour confirmer ou nier positivement cette rumeur.

Les intérêts qui pèsent sur Ingalls contiennent une majorité du capital du Southern Pacific. Ils auraient pu détruire M. C. P. Huntington à l'importe quel moment ces dernières années, mais ils jugeaient qu'il avait mérité ces fonctions et ils ne voulaient pas l'humilier.